

plus qu'ailleurs, où s'implanta la domination séculaire des Phanariotes, des Grecs du Phanar. Le Sultan, on le respecte à tel point que, pour ne pas le contredire... on l'assassine. On n'assassine plus aujourd'hui, mais on supprime de la scène.

Un jeune homme, qui n'est pas maître de sa chaleur, est victime de sa franchise. Lui permettre toutes les passions, ne lui imposer aucune discipline, pousser dans ses bras cette Juive intrigante et divorcée, cette M^{me} Loupescou, qui court à sa poursuite à Paris, à Milan, qu'il eût été facile d'écartier de la route d'un prince : ce sont là les méthodes de la politique vizirienne, qui jadis cherchait à déviriliser dans le Sérail les héritiers gênants des Sultans. Les parents laissent faire qui ne se reconnaissent pas dans un enfant qui leur résiste. Le roi est malade. La reine est passionnée de pouvoir. A côté, comme une sinistre vision de l'avenir, la vieille reine-mère, reine-tante plutôt, achevant ses jours dans l'antique et rébarbative citadelle d'Ardjeh, loin de la Cour et loin du monde. Ne vaut-il pas mieux un héritier tendre et docile, le petit-fils de quatre ans, que l'on surveillerait, que l'on tiendrait longtemps en tutelle, avec ces « bons fonctionnaires » dont le Palais roumain n'a jamais manqué, ces dignes et prudents vieillards, le vénérable président de la Cour de Cassation, le patriarche, ancien maître d'école, qui garde à ses maîtres le dévouement aveugle du serviteur arrivé ?

Alors le drame peut se nouer. On envoie le prince à Londres, aux obsèques de la reine Alexandra d'Angleterre. On dépêche à Paris la maîtresse, qui ne le quitte plus. Le prince est compromis. Il retombe dans ces laes, dont il fut toujours incapable de se dépêtrer tout